

Libération next

pop-culture / mode / lifestyle / idées / récits

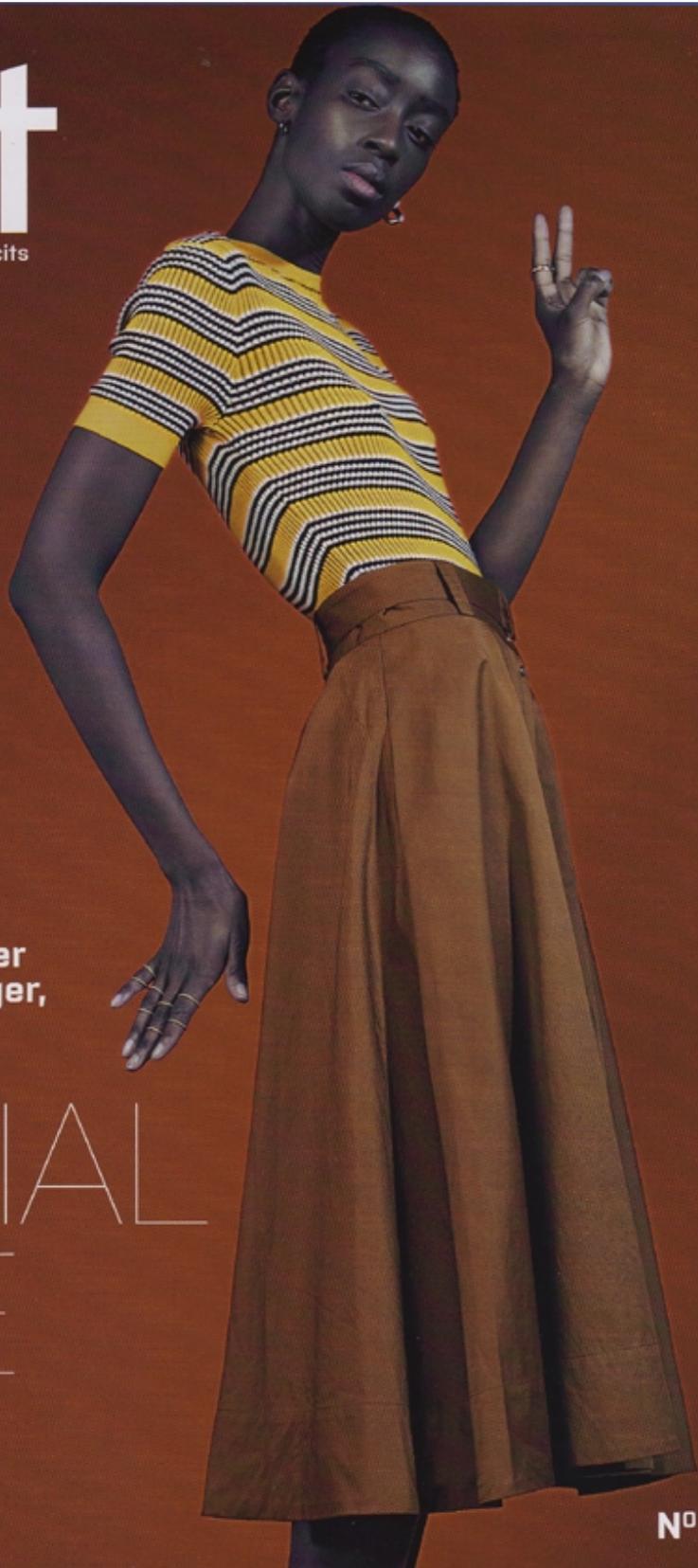
**inge grognard,
star du fard /
portfolio pop /
mercedes erra,
patronne et pas triste /
anne-sophie pic,
forte de café**

**+ récit : je veux déjeuner
avec annette messenger,
par chantal pelletier**

SPÉCIAL MODE

next.liberation.fr

N° 69



74 **épopées pop**

À mi-chemin entre réel et imaginaire, fantasmes et clin d'œil, le photographe Jean-Pacôme Dedieu expérimente allègrement. Portfolio.

82 **pelletier invite messenger**

Pourquoi l'écrivaine veut-elle déjeuner avec la plasticienne ?
« Elle sait les mots des morts, une seule consonne pour le grand saut, c'est pour ça que je veux la voir, parce qu'elle se marre quand même, elle l'a dit, on y va tous, mais je suis heureuse de ma vie. Me too. » Récit de Chantal Pelletier.

86 **la photo sur soi**

Désormais les tirages de photographes de renom sortent du cadre ou des cimaises : ils s'impriment sur les vêtements, du tee-shirt au pantalon.

92 **l'enfant, phare du luxe**

Depuis le début des années 2000, toutes les marques mais aussi les magazines, investissent le créneau très porteur de la mode des « kids ». Décryptage.

96 **ma déclaration**

À l'invitation de *Next*, une personnalité déclare sa flamme.
À un artiste, une œuvre, un lieu, un objet...
Cette fois, la chef étoilée Anne-Sophie Pic encense le café.

CONTRIBUTEURS

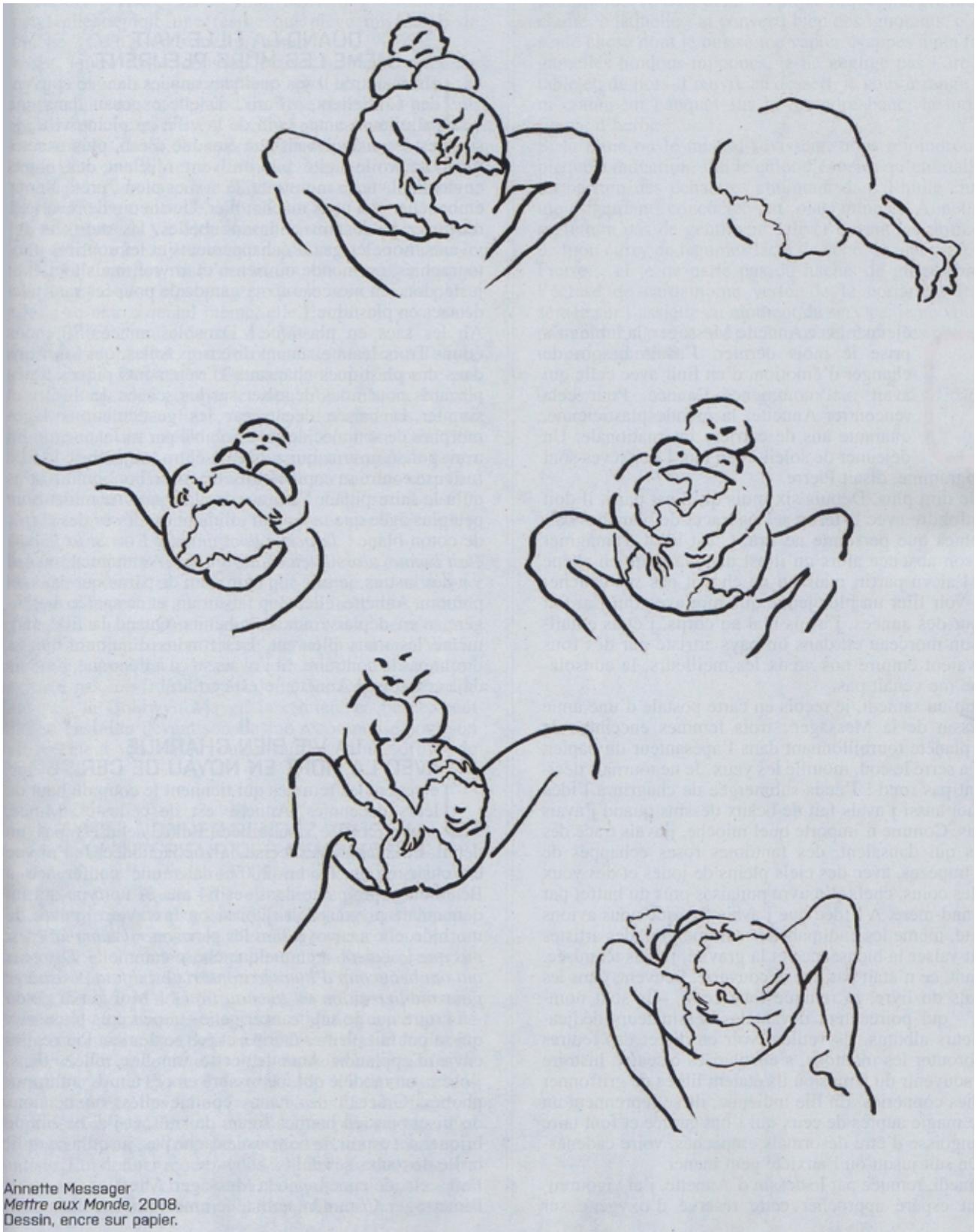


CHANTAL PELLETIER a signé le récit de cette édition, une ode à la plasticienne Annette Messenger. Elle vient par ailleurs de publier *Et elles croyaient en Jean-Luc Godard*, roman également empreint d'élan. Avant cela, elle avait livré un très loué *Cinq Femmes chinoises*, et avant encore *À cœur et à Kriss*, évocation chavirante de son amitié avec la journaliste-animatrice de France Inter. Installée à Avignon, cette grande voyageuse qui fut, à ses débuts, l'une des dépotantes 3 Jeanne, est aussi capable de polar, de chronique culinaire, de scénario.

je veux
déjeuner
avec
annette
messager

Chantal Pelletier vient de publier *Et elles croyaient en Jean-Luc Godard*. Autrefois une des 3 Jeanne – la fameuse troupe féministe de café-théâtre –, elle est désormais scénariste et écrivaine transversale, du polar à la chronique culinaire. Dans *Next*, cette voyageuse et épicurienne lance une vibrante invitation à déjeuner à la plasticienne.

texte Chantal Pelletier



Annette Messenger
Mettre aux Monde, 2008.
Dessin, encre sur papier.



Déjeuner avec Annette Messenger, la lubie m'a prise le mois dernier. J'avais besoin de changer d'émotion, d'en finir avec celle qui avait mal commencé l'année. Pour cela rencontrer Annette, la grande plasticienne, quarante ans de carrière internationale. Un déjeuner de soleil, il en faut ! Les rêves sont un programme, disait Pierre.

Il ne le dira plus. Depuis six mois qu'il est parti, il doit se confondre avec la terre, ses os tracer de blanches calligraphies que personne ne lira. C'est idiot d'imaginer ainsi son absence alors qu'il est dans la boîte en chêne où je l'ai vu partir, mais on ne choisit pas ses cauchemars. Voir filer un plus jeune que moi avec qui j'ai fait l'amour des années, j'avais mal au corps, j'étais entaillée d'un morceau et, dans un pays attristé par des fous qui avaient empiré nos vœux les meilleurs, la consolation ne me venait pas.

Sauf qu'un samedi, je reçois en carte postale d'une amie un dessin de la Messenger : trois femmes enceintes de notre planète tourbillonnant dans l'apesanteur du papier. Ça m'a serré le cou, mouillé les yeux. Je ne tournais décidément pas rond ! J'étais submergée de chagrin à l'idée que moi aussi j'avais fait de beaux dessins quand j'avais 5-6 ans. Comme n'importe quel mioche, j'avais tracé des bâtons qui dansaient, des fantômes roses échappés de jupes trapèzes, avec des ciels pleins de joues et des yeux dans les coins, chefs-d'œuvre punaisés près du buffet par ma grand-mère. À l'idée que j'avais été, que nous avions tous été, même les endimanchés comme moi, des artistes faisant valser la bienséance et la gravité, j'étais tétanisée. Pourtant, ce n'était pas une découverte. Souvent, dans les festivals du livre, je reluque tous ceux – ils sont nombreux – qui poireautent devant les dessinateurs dédicacant leurs albums. Ils veulent voir en direct des feutres faire brouter les moutons, s'envoler les oiseaux, histoire de se souvenir du temps où ils étaient libres de griffonner de jolies conneries. En file indienne, ils se reprennent un bol de magie auprès de ceux qui l'ont gardée et font taire leur angoisse d'être désormais empêchés, voire cadenasés. On sait jusqu' où l'anxiété peut mener.

Ce samedi, remuée par le dessin d'Annette, j'ai vigoureusement espéré approcher cette réserve d'oxygène sur

pattes pour m'en reprendre une goulée. Avec elle déjeuner. Vous m'imaginez fan ? Vous avez tort, le mot me semble l'abréviation de fanatique, et on en soupe assez comme ça. Groupie je ne suis pas non plus, je suis les groupes, les encartés. J'admire Annette, bien entendu, ce qui est un début et la moindre des choses.

I QUAND LA FILLE NAÎT, MÊME LES MURS PLEURENT

Je suis entrée il y a quelques années dans le couvent des Cordeliers, à Paris, où elle exposait dans une salle imposante. Loin de la ville en pleine ville, je suis restée saisie devant une étendue d'eau, plus exactement un voile agité par un vent révélant des objets engloutis, la terre mouvante, là, à mes pieds, prête à nous emboucher et à nous mâchouiller. Une heure de rêverie, à retrouver le cosmos et les poubelles, les morts et les vivants, hors les gaz d'échappements et les sourires photographiés, un monde où rien n'était vrai, mais tout était juste, donc en morceaux, mascarade de poupées sans tête, de sacs en plastique...

Ah les sacs en plastique ! Dans les années 70, nous étions Trois Jeanne, autant dire trois folles, qui fourrions dans des plastiques chapeaux et vêtements piqués à nos placards pour nous déguiser sur les scènes de théâtre et simuler la baisée déçue par les gesticulations lagomorphes de son mec, le type accablé par sa Jeanne qui lui avait pondu un truc qui a un trou entre les jambes, la fille furieuse contre sa copine sadisée par son bonhomme : t'as qu'à le faire piquer ! J'ignorais alors qu'une minette un peu plus âgée que moi avait joliment brodé sur des carrés de coton blanc : *Je pense donc je suce !* ou *Si la femme était bonne, alors Dieu en aurait une*. Au moment où – il y a des lustres, je sais ! –, mon nom disparaissait dans un prénom, Annette, elle, s'en faisait un, et de sacrée messagère, n'en déplaise aux culs-bénits. Quand la fille naît, même les murs pleurent. Les fondus d'aujourd'hui ne diront pas le contraire. Si j'avais su ça à l'époque, j'aurais déjà couru vers Annette, c'est certain !

II LA VIE BIEN CHARNUE AVEC LA MORT EN NOYAU DE CERISE

Je vénère les femmes qui tiennent le coup du haut de leurs décennies. Annette est de celles-ci. Mince, sapée, coiffée, maquillée. Belle, ce n'est pas un détail. Et la tchatche précise, la voix acidulée. Je l'ai vue en chair et en os en 2007, dans une conférence à Beaubourg, pimpante dans ses 64 ans. À un type qui lui demandait ça vous fait quoi si on taxe votre œuvre de morbide, elle a envoyé dans les gencives *« l'humour, c'est pas que la gaieté »*, et quelque chose comme : *« Les gens qui ont beaucoup d'humour sont tristes, il faut plaisanter pour oublier qu'on va tous au trou ! »* Moi qui ai perdu – à croire que je suis cancérigène – à peu près tous ceux qui m'ont fait pleurer de rire, et pas seulement Pierre, j'ai envie d'applaudir Annette, cette frangine, allez, tiens, j'ose... un modèle qui me rassure en ces temps anthropophobes. Grâce à des nanas comme elles, on ne nous déguisera pas en bonnes sœurs de sitôt, et j'ai besoin de briquer cet espoir, je ne vous le cache pas, jusqu'à ce qu'il brille de toutes ses dents.

Pour cela, déjeuner avec la Messenger. Attention, pas pour l'interroger. Comment, artiste femme d'artiste, elle a eu la

sagesse de faire durer le couple Messenger-Boltanski ne me regarde pas, rien d'elle ne me regarde d'ailleurs, cela ne nous empêche pas de nous voir. Moi qui, avant et après Pierre, ai plutôt multiplié que prolongé les histoires d'amour, je ne questionnerai pas sa fidélité supposée. La truqueuse dit-elle qu'elle en a bavé quand elle fait dégouliner JALOUSIE au mur derrière un filet noir, quand elle déploie une résille qui piège un LOVE de peluche ? Ce n'est pas mes oignons.

Fesses, joues, sexes, coussins cousus à toucher avec les yeux, vêtements qui pirouettent sous les plafonds, ses œuvres qui tiennent à plus d'un fil se tissent, se brodent, se tricotent, crient, crissent et chuchotent. Annette brandit des bannières, bâtit des opéras, fait disparaître les murs, dresse entre ciel et terre des polochons qui tournicotent dans un ricanant suspense. Comme nous tous, bon sang. Spectres joyeux, dit-elle. *Yes, we are.*

Elle doit aimer la vie bien charnue avec la mort en noyau de cerise, Annette, j'en mets ma main au feu, même la droite. Elle sait les mots des morts, une seule consonne pour le grand saut, c'est pour ça que je veux la voir, parce qu'elle se marre quand même, elle l'a dit, on y va tous, mais je suis heureuse de ma vie. *Me too.*

La divine est partout, puzzle exposé de Mexico à Tokyo, de Moscou à Düsseldorf. Comme quoi on n'exporte pas que des sacs, des pompes et des croissants au beurre. Pourtant, malgré sa gloire, Annette a des ennemis, ce que j'apprécie, je me méfie de ceux qui n'en ont pas. Elle s'est fait traiter de sorcière, de putain, parce qu'elle rayait les photos des enfants, parce qu'elle mettait les corps en bouquets, en nuages, en essaims. Elle secoue, elle réveille, nous empêche d'être hypnotisés par des cinglés. Merci, Annette, il faudrait te cloner.

Déjeuner, déjeuner... vous me direz, elle n'a aucune raison d'accepter. Il ne suffit pas que j'aime ses mots – je préfère enfanter des chimères que des imbéciles comme nous – pour mériter une heure ou deux avec cette sacrée bonne femme justement sacrée par un lion d'or à Venise en 2005 ! Annette a beau savoir que la consécration n'existe pas, un lion d'or à la cité des Doges, même le fauve de la Goldwyn Mayer, la crinière en berne, peut aller se rhabiller devant son Casino récompensé pour son jaillissement de soie rouge autour d'un drôle de Pinocchio.

III LUI DONNER RENDEZ-VOUS À L'INTÉRIEUR DES REMPARTS

Une telle renommée rend improbable un rendez-vous avec moi, je sais. Ni collègue, ni voisine, ni amie d'ami, je devrais passer à l'as dans la vie d'Annette, ce qu'il m'est impossible d'envisager pour l'instant, et tant pis si elle ne me dure que le temps d'un déjeuner, je ne demanderai pas de rabe, promis.

Si elle dit oui, je dois dire où, et les choses se corsent. Même si, gourmande, elle porte attention à ce qu'elle avale et considère que dans sa bouche se dresse un palais, – «*Si pas des mille et une nuits, au moins une putain de baraque*», disait Pierre –, je refuse de lui promettre des fourchettes à étoiles, elle n'a pas besoin de moi pour ça. Je préfère, à la réflexion, une tactique plus risquée. Lui proposer de passer une heure ou deux dans mon coin sudiste. Lui donner rendez-vous à l'intérieur des remparts d'Avignon, soit au ciné Utopia, là-haut, vers le palais des Papes, soit à la superbe médiathèque Ceccano ou bien au

musée d'art contemporain de la collection Lambert, si la future merveille a enfin surgi de son chantier. Ces trois lieux pourraient être ses lieux de culte à elle aussi, non ? De là, nous envisagerons une balade apéritive. S'il fait beau, nous grimperons dans les jardins du Palais. À nos pieds, la ville délicieusement ritale, le Rhône, sa vallée et son monde. Je débatterai un pique-nique, ma grande spécialité, à laquelle j'ai converti bien des ignorants, c'est la seule chose dont je puisse me vanter. Nappes à ma façon, gamelles hindous-nippones, je ne néglige pas l'art de la table et, du hors-d'œuvre au dessert, je vous arrange ni vu ni connu un banquet sur le moindre banc, la moindre flaque d'herbe !

Si la pluie ou le mistral sévissent, nous rejoindrons ma plaque à induction. J'ai le culot d'espérer qu'emballotée du parfum des échalotes chuintant dans l'huile chaude, me regardant concocter un plat minute, Annette ne regrettera pas de gentiment saliver devant les promesses de mon curry de légumes lacté de coco, le plat préféré de Pierre... et je ne parle pas du hachis de gingembre, de l'écrasé de cardamome verte, de la coriandre fraîche semée sur l'assiette au moment du service, je ne voudrais pas abuser. Ça ne m'empêche pas de rêver. Les rêves sont un programme. ●

Dernier roman paru : *Et elles croyaient en Jean-Luc Godard*, publié chez Joëlle Losfeld.